

Et De Costa (un des ministres les plus influents de l'Eglise Episcopale des Etats-Unis, récemment converti au Catholicisme), qui vient d'accepter ses enseignements, nous dit : "La religion réformée n'offre aucune sauvegarde morale ou intellectuelle aux générations futures, et, finalement, elle laisse le monde forcé de choisir entre le rationalisme et l'Eglise catholique." Un Américain non catholique, H.-D. Sedgewick, dans le cours d'un article publié dans l'*Atlantic Monthly*, sur la tendance qui se manifeste d'un retour à Rome, confesse : "Que Calvin et Knox perdent tous les jours du terrain ; qu'au milieu de l'indifférence et des divergences d'opinions de la population cosmopolite des Etats-Unis, l'Eglise de Rome sera, comme autrefois, la seule Eglise pouvant attirer à elle les populations des races européennes ; qu'il n'est pas plus difficile à un homme étranger aux croyances chrétiennes d'accepter les dogmes qui lui sont propres, que ceux qu'elle a en commun avec les sectes protestantes ; que la chute primitive, la Rédemption, la Divinité du Christ, la Trinité, le Symbole des Apôtres sont plus difficiles à admettre que l'autorité des Saints Pères, l'Immaculée-Conception et l'Infaillibilité du Pape. Qui oserait prédire, ajoute-t-il, ce que l'avenir lui réserve en Amérique ? Henry R. Percival écrit dans le *Nineteen Century* : "que le Protestantisme se désagrège rapidement et perd de son prestige comme autorité enseignante ; que dans toute la chrétienté protestante, il y a un mouvement marqué vers le catholicisme et un désir évident de cérémonies religieuses, et que les doctrines sur lesquelles se sont particulièrement appuyés les réformateurs protestants sont de plus en plus universellement rejetées."

"C'est encore le distingué pasteur Zuecker, de la Suisse, qui, dans le cours de la présente année, a signalé le progrès toujours croissant du catholicisme dans le monde entier, déclarant que, durant le dernier quart de siècle, le développement de la Papauté a été quelque chose de phénoménal.

Des confessions, des aveux de ce genre, nous arrivent de presque tous les centres du globe.

Guide d'institution divine. Il n'est donc nullement nécessaire de posséder la vue de Saint-Jean le Bien-Aimé, à Patmos, pour constater que des millions d'habitants de la terre reconnaissent qu'il existe encore parmi eux un guide d'institution divine, enseignant, guérissant, consolant et protégeant. Les races humaines éprouvent de nouveau qu'au sein de l'Eglise, où l'âme trouve son refuge naturel, elles peuvent déposer leurs perplexités, leurs tourments, leurs aspirations, leurs tristesses et leurs désespérances, confiant que celui qui calme la tempête et qui a bâti son Eglise sur le roc saura lui conserver la paix intérieure, quelque violent que soit l'orage du dehors. A l'aurore du nouveau siècle, l'ami comme l'ennemi sentent qu'une grande tâche sera son partage durant les dix décades qui vont suivre, — tâche de faire renaître la foi, l'espérance et l'amour dans les âmes des hommes, de substituer la paix à l'inquiétude, de rétablir la pureté là où règne l'impureté. Le monde retombe dans le paganisme ; et, aujourd'hui comme dans les premiers siècles, il sent que la même Eglise qui a renversé le paganisme des Césars, est prête à combattre de nouveau avec la même certitude ; que, soutenue par son divin fondateur et guidée par le Saint-Esprit, elle ne peut, pas plus maintenant qu'autrefois, être trompée ni détruite. Avant que le prochain siècle se soit écoulé, la victoire brillera au front de l'Epouse du Christ, — victoire qui ne consistera pas seulement dans la conversion des tribus errantes des pays sauvages, mais dans le retour vers elle de tout ce que notre civilisation offre de plus pur, de plus spirituel et de plus éclairé.

* *

Les faits suivants peuvent naturellement faire suite à l'article que nous venons de citer :

Le *New-York Observer*, l'un des principaux organes du Presbytérianisme américain, déplore amèrement la diminution graduelle, mais certaine, des membres de cette croyance durant ces dernières années. Le nombre des nouveaux adhérents de la secte n'a été qu'en décroissant d'année en année, étant tombé de 75,000

qu'il était en 1894, à 48,000 en 1899. Le gain net constaté aux assemblées annuelles accuse une diminution encore plus marquée, ayant été de 27,000 en 1895 ; 21,000 en 1896 ; 17,000 en 1897 ; 15,000 en 1898 et 8,000 en 1899. Ceci démontre l'abandon du Presbytérianisme par un grand nombre, et on croit que la majorité de ceux qui s'en sont retirés sont devenus des agnostiques, terme où échouent tant de membres des sectes protestantes.

* *

Le Dr James Buckley, dans une récente édition du *Christian Advocate*, admet également que les adhésions à l'Eglise méthodiste épiscopale en 1899, accusent une décroissance de 28,000.

* *

Le correspondant spécial du *Saint-Louis Catholic Progress* écrit qu'à l'occasion d'une retraite prêchée à Brooklyn, N.-Y., durant l'Avent, il y a eu 397 conversions à l'Eglise catholique, dans une seule semaine, et le nombre total de convertis durant trois mois a été de 747, sans compter 90 autres qui attendaient leur admission dans l'Eglise.

Le même journal rapporte qu'un grand nombre de Mormons de Salt Lake City et d'Idaho, se sont faits catholiques, après avoir renoncé aux erreurs du Mormonisme ; il cite le fait tout à fait curieux et sans précédent d'une mission prêchée dans le grand temple même de la secte à Salt Lake City, le Mormon Tabernacle. Non seulement les Mormons avaient bien voulu mettre leur temple à la disposition des Pères missionnaires, mais ils ont assisté aux sermons et écouté avec respect les explications qui leur ont été données sur la doctrine catholique.

* *

Les conversions au Catholicisme en Angleterre, suivant une récente déclaration du cardinal Vaughan à un journaliste français, sont de 6 à 700 par mois.

* *

Si le Protestantisme, qui ne peut satisfaire ni l'esprit ni le cœur, qui ne possède aucune certitude, n'ayant pour base que les opinions innombrables de ses adeptes, résultat du principe du libre examen, devait de sa nature échouer comme "force spirituelle", il faut avouer que le système actuel des écoles publiques aux Etats-Unis a grandement contribué à hâter la formation de ce milieu d'incrédulité et d'indifférence qui se remarque dans ce pays.

* *

Dès 1869, le *New-York Express* déclarait que l'éducation irréligieuse donnée dans les écoles était la cause que la majorité des Américains agissaient comme s'il était parfaitement démontré que l'homme ne doit pas attendre autre chose, après la mort, que ce qui est commun à la brute. Le mal n'a fait qu'empirer depuis ces trente dernières années.

* *

Terminons ces quelques notes par l'aveu suivant de Paul Bourget, que nous lisons dans la nouvelle et récente édition de ses œuvres :

"La longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle, dont ces Essais furent le début, m'a contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne : Balzac, Le Play et Taine, à savoir que, pour les individus comme pour la société, le Christianisme (en France, Christianisme est synonyme de Catholicisme) est, à l'heure présente, la condition unique et nécessaire de santé et de guérison. La rencontre de ces beaux génies dans une même conclusion a ceci de bien remarquable qu'ils y sont arrivés tous les trois par l'observation à travers des milieux et avec des facultés de l'ordre le plus différent."

A. G.

Québec, 24 mars 1900

LA FAMINE AUX INDES

(Voir gravures)

Les Indes sont derechef très éprouvées. A peine les effets de la famine de 1897 se dissipent-ils, que de nouveau les aliments font défaut, et que de nouveau la faim va exercer ses ravages. Elle les exerce déjà : la photographie en fait foi.

Il peut paraître surprenant qu'un pays régi par une race civilisée puisse connaître les horreurs de la famine, et pourtant, rien n'est plus simple. La famine des Indes s'explique par le climat, par la population et par l'immensité du territoire.

Par le climat. C'est un climat généralement sec, où la saison des pluies est courte, rapide. Quand la saison est médiocre, quand il tombe peu d'eau, quand il en tombe seulement un peu moins que la moyenne, la récolte est perdue. On a beau semer, les céréales ne donneront qu'un produit insuffisant. Et comme la récolte normale n'est que suffisante, elle ne permet pas de faire des provisions pour plus de quelques mois ; dès qu'elle diminue, on peut être assuré qu'il y aura famine. Aussi prévoit-on parfaitement les famines plusieurs mois à l'avance. Dès le mois d'août, septembre, époque des pluies, on sait à quoi s'en tenir. Les pluies qui font défaut à ce moment ne se retrouveront pas plus tard ; la situation est désormais connue.

Par la population. Celle-ci ne possède ni outils ni méthodes : son agriculture est vraiment rudimentaire. Elle suffit à les faire vivre en temps normal, mais ne permet pas de faire des réserves. Il n'y a pas de réserves alimentaires : il n'y a pas de réserve d'eau : on vit au jour le jour en quelque sorte. Avec de la prévoyance et de la science, la population agricole pourrait sérieusement améliorer sa condition. Mais ces qualités ne s'improvisent pas : et elles ne lui sont pas enseignées non plus.

Par l'immensité du territoire. Il y a des espaces énormes où les chemins de fer ne parviennent pas, et où il est à peu près impossible de faire parvenir les aliments envoyés par la charité publique ou le Gouvernement. Dans les villages reculés, la population meurt avant d'avoir pu recevoir des aliments : elle se disperse dans la forêt ; elle aussi est desséchée et ne nourrit point.

C'est pourquoi, malgré la science, qui permet de prévoir la catastrophe, malgré le bon vouloir de l'Etat qui fait tout ce qu'il peut pour donner du travail rémunéré permettant d'acheter les aliments nécessaires, la catastrophe se produit. Dès maintenant il y a au moins quatre millions d'indigènes qui ne vivent que de l'assistance.

Beaucoup en meurent aussi, car les rations sont courtes, et chez les malheureux qui, depuis des années, ne mangent pas à leur faim, il suffit d'une bien petite diminution dans le menu quotidien pour les amener aux portes de la mort. Comme on peut le voir, les affamés de l'Inde sont des malheureux qui souffrent depuis longtemps, qui ont été peu à peu amaigris et usés.

La photographie seule peut donner de leur condition une description adéquate : elle est plus éloquente que toutes les phrases du monde. On remarquera que les affamés ont le ventre gros. Il n'en faut pas conclure, hélas, que les malheureux viennent d'avoir un bon repas : ils ont l'abdomen distendu par des substances indigestes, des gaz, et par le foie qui s'hypertrophie ; ils sont aussi près de la mort que les autres ; c'est une affaire de semaines si ce n'est de jours. Il est abominable que de telles morts se puissent produire en un temps comme le nôtre, et sous des maîtres qui se disent civilisés.

HENRY DE VARIGNY.

Si le monde n'avait pas de surprises, le monde étoufferait. — ALPHONSE DAUDET.

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie, ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie. — VICTOR HUGO.